

Fin d'après-midi

Francine Onraet

Number 62, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5224ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Onraet, F. (2002). Fin d'après-midi. *Brèves littéraires*, (62), 61–64.

FRANCINE ONRAET

Fin d'après-midi

Je posai mon livre.

Sur cette plage de la Martinique où je m'étais installée, de petits crabes de sable apparaissaient et disparaissaient en un éclair. Dès que je bougeais, ils entraient dans de minuscules trous, pour refaire surface quelques mètres plus loin, courant à une vitesse folle.

Je quittai ma chaise pour m'étendre sur le sable. Je fermai les yeux. J'étais là depuis un bon moment dans un demi-sommeil quand j'entrouvris les paupières pour apercevoir, venant vers moi, une armée de crabes. Démesurément gros, ils avançaient à vive allure. Prise de panique, je me levai d'un bond, me sentant menacée. J'eus beau scruter le sable, plus rien.

Je repris ma chaise et mon livre.

Le soir, dans le restaurant, le serveur m'offrit du crabe farci en entrée. Je crus apercevoir dans ses yeux une petite lueur malicieuse. Je déclinai son offre. Je choisis plutôt une succulente langouste. À la fin du repas, le serveur me remit ma note discrètement. Il y avait une petite inscription griffonnée à la main : 13, rue du Vieux-Colombier. Je payai et glissai le papier dans ma poche.

Je décidai de marcher et me dirigeai vers mon hôtel, intriguée. Je m'informai à la réception de la rue Colombier. Le vieux gardien leva la tête et me dévisagea.

« Pourquoi, m'dame, vous voulez y aller ? Je ne vous le conseille pas. »

Il se signa :

« Vous n'êtes pas d'ici et sûrement pas créole.

— Dites-moi seulement où est cette rue.

— J'peux pas, m'dame, elle n'est pas recommandée aux étrangers.

— Pourquoi ?

— J'peux pas vous le dire, faut pas m'en demander plus, m'dame. »

De plus en plus intriguée, je me retournai vivement, juste à temps pour voir une ombre se faufiler et disparaître par l'escalier de service. Il n'en fallait pas plus pour que je me décide. La pleine lune jetait de drôles d'ombres sur la rue mal éclairée. J'accélérai le pas. Un bruit sourd me fit sursauter. Quelqu'un me suivait, j'en avais la certitude ! Un homme marchait de l'autre côté de la rue. Je l'interpellai.

« Monsieur, vous savez où est la rue du Vieux-Colombier ? »

Il rabattit son chapeau sur ses yeux, baissa la tête et, sans répondre, continua sa route. J'eus l'impression qu'il ne m'entendait pas. Tout de blanc vêtu, il portait des gants et un chapeau haut-de-forme. Il se retourna et me dévisagea avant de tourner dans une petite rue. Je fis demi-tour et me retrouvai près de l'endroit où je l'avais vu disparaître. La petite ruelle sombre ne m'inspirait pas confiance.

Je m'y engageai, non sans une certaine crainte. Nulle

trace de mon inconnu. J'eus beau écarquiller les yeux, je ne distinguai rien que des ombres furtives. Un long frisson me parcourut. Je me hâtai et me retrouvai soudain dans un cul-de-sac. La ruelle se terminait là. Je n'avais d'autre choix que de rebrousser chemin. Quand je voulus retourner en arrière, je ne reconnus pas les lieux. Une étrange impression m'envahit. Les ombres fuyaient devant moi. Je croisai des gens tout de blanc habillés. Ils me regardaient à la dérobée en abaissant leur chapeau sur leurs yeux. Quand je voulus les aborder, ils disparurent dans un brouillard. Je courus de toutes mes forces pour sortir de l'impasse, mais je ne réussis qu'à m'enfoncer encore plus dans le dédale de ces ruelles sombres et sinistres.

Par hasard, je me retrouvai soudain devant mon hôtel ; tous les volets étaient clos et la porte d'entrée verrouillée. Je sortis ma clé. À ma grande surprise je ne réussis pas à ouvrir. Je frappai de toutes mes forces. Le petit hôtel familial où j'avais loué une chambre avait l'air abandonné. Une faible lueur éclaira l'entrée. Une vieille femme tira le verrou et ouvrit. Elle me fixa d'un air ahuri quand je lui demandai de me laisser entrer pour regagner ma chambre. Elle réussit péniblement à articuler que je n'avais pas loué de chambre chez elle, et qu'elle ne m'avait jamais vue. J'eus beau insister, rien n'y fit. Elle ajouta d'une voix endormie que de toute façon elle n'avait plus de chambres à louer. Je dus me résigner.

Je m'assis sur un banc dans le parc en face. Toute cette histoire me glaçait d'effroi. J'avais beau chercher, je n'arrivais pas à comprendre. J'étais là depuis un moment quand j'aperçus, sur un autre banc, une clocharde qui me dévisageait d'un air incrédule.

« Vous êtes perdue, m'dame ? Vous êtes venue pour le Carnaval ?

— Quel Carnaval ? Je ne comprends pas.

— Vous n'êtes pas au courant ? C'est le Mardi gras et cette nuit, c'est la nuit des morts-vivants. Les morts qui veulent revenir sur terre doivent revenir tout de blanc vêtus. Ce sont des zombies. Si vous en rencontrez, m'dame, surtout ne leur parlez pas. Ils vous entraîneraient avec eux. Les zombies n'acceptent pas leur mort, ils reviennent chaque année pendant le carnaval. C'est leur nuit, il ne faut pas les déranger. Bonne nuit, m'dame. »

J'étais sidérée. Je me frottai les yeux. Quand je les rouvris, la clocharde avait disparu. Je me levai d'un bond et courus vers la rue éclairée la plus proche. Je me retrouvai soudain devant la rue de mon hôtel sans l'avoir cherchée.

Je glissai ma clé dans la serrure, la porte s'ouvrit d'un coup. Le vieux gardien risqua un œil et me salua. Je grimpai à ma chambre que je verrouillai à double tour. J'eus du mal à m'endormir. Quand je m'assoupis enfin, le soleil était déjà haut dans le ciel.

Au déjeuner, dans la salle à manger, le serveur, en habit blanc, me demanda si j'avais passé une bonne nuit. Je levai les yeux pour répondre. C'était le garçon de table qui m'avait glissé le petit mot la veille, dans l'autre restaurant.

Quand il m'offrit une bisque de crabe, je refusai tout net.